

## Rencontre avec Mallarmé

Un ami cher — nous nous promenions dans le jardin des Plantes — a récité d'un trait un poème étonnamment incompréhensible et qui pourtant coulait.

« Va-t-en comprendre... » a-t-il conclu.

Sans réaliser que je prenais mon ami au mot, troublée par le caractère tellement énigmatique du poème, j'ai acheté un recueil de Mallarmé dont je ne savais rien si ce n'est qu' « un coup de dé jamais n'abolira le hasard », et... « la chair est triste et j'ai lu tous les livres »...

C'est pourtant sans scrupule que je vais refaire le chemin de cette rencontre tardive et tenter de transmettre mon enthousiasme. J'ai beau supposer que des centaines de chercheurs ont dû passer leur vie à d'austères études sur lui, je débarque en aveugle avec la foi d'un nouveau-né qui découvre le langage. Que ceux qui connaissent Mallarmé et pour qui j'enfonce des portes ouvertes passent, je ne leur apprendrai rien.

À partir du seul mot que j'avais identifié et retenu (cygne), j'ai d'abord dû constater qu'aucun poème ne s'appelait *Le cygne*, puis j'ai fini par retrouver le sonnet sans titre. Je l'ai photocopié, l'ai agrandi en espaçant des lignes pour pouvoir griffonner dessus et, des semaines durant, où que j'aïlle, je me suis baladée avec la feuille dans mon sac. J'ânonnais :

*Le vierge le vivace et le bel aujourd'hui...*

Étrangeté immémorable du premier vers déjà.

La v(V)ierge on connaît, mais « le » vierge ? De quoi parle-t-il ? Du cygne immaculé comme l'enfant qui vient de naître ? Pourquoi met-il au dernier vers un C majuscule à « Cygne » ? (*Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne*<sup>1</sup>) C'est l'Autre absolu ? Le cygne en tant que « signe<sup>2</sup> » ? Est-ce l'exil qui est inutile ou le Cygne lui-même ? C'est chaque mot, qui d'être contrarié par son voisin prend un relief nouveau.

J'ai colorié en rouge tous les « i » : 49 avec les deux « i » grecs de *Cygne*. J'ai comparé à un autre sonnet, au hasard : 22 seulement, puis un autre, et j'ai ainsi navigué dans le recueil. J'ai appris au passage que Mallarmé avait écrit un autre poème dit le sonnet « en ix », et plongé dans un autre abîme... *Aboli bibelot d'inanité sonore*.

---

<sup>1</sup> Je connaissais par contre le poème de Baudelaire *Le cygne* où il est également question d'exil. *Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous, / Comme les exilés, ridicules et sublimes*.

<sup>2</sup> ...Mallarmé ne se privant pas de jouer sur les homophonies : *D'un coup d'aile ivre / qui sans espoir se délivre...* Serait-ce le symbolisme de Baudelaire qui est désormais inutile ?

Sans arrêt délogée de ce que je croyais saisir, délogée de la place où me situer, trimballée entre le défini et l'indéfini, trimballée dans le temps (on passe du présent au passé et futur mélangés) et l'espace qui prend figure de réel<sup>3</sup>, j'avais le sentiment d'être devant une langue étrangère. J'étais envoûtée par l'obscurité, je répétais mais le sens allait dans tous les sens. C'était l'énigme du Sphinx. C'est du langage que Mallarmé me faisait vierge.

À mesure que j'apprenais le sonnet par cœur, l'angoisse s'est levée et le sens est lentement apparu et s'est progressivement déployé jusqu'à ce que j'y voie l'ensemble de la condition humaine. Cette fable mystère dans son incroyable densité, ce cygne d'aujourd'hui et d'autrefois me parlait, je devenais le témoin de ce drame majeur, fantasme de naissance et de mort à la fois. Le plumage est toujours déjà pris dans les différentes couches de gel de givre et de glace. Toute cette blancheur, c'était mes deuils. Ces inutiles efforts étaient les miens. *Vanitas...* J'eus l'enivrante conviction que j'avais COMPRIS tout en étant incapable d'expliciter ce que j'avais — et ai encore — exactement compris. Et j'ai plongé dans tous les oiseaux et les lacs de la poésie du XIX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à ce qu'advienne l'évidence que « le bel aujourd'hui » faisait écho à toute la poésie du XIX<sup>e</sup>. Et à chaque fois que je le relisais le sens se déployait encore, et la nécessité qui sous-tendait cette rencontre.

Je me suis alors souvenue, il y a quelques années, avoir été visiter avec des amis la maison de Mallarmé à Vulaines-sur-Seine, près de Fontainebleau. Je l'avais trouvée tellement idéale que j'en avais même acheté l'affiche, et j'ai été tout étonnée de la retrouver chez moi encore punaisée sur un mur... du cagibi. C'est à Vulaines aussi que j'avais recopié le passage de Mallarmé que je cite plus loin, et que j'ai miraculeusement retrouvé dans mon fouillis.

J'avais fabriqué de l'amnésie autour de Mallarmé, et voilà que par une sorte de hasard tout s'emboîtait. Soudain je comprenais intimement le caractère colossal de l'entreprise, sa rigueur, son exigence quasi mystique, sa perfection. Sa beauté. J'étais soulevée. J'avais le sentiment d'accumuler un trésor inviolable. Depuis quand cela ne m'était-il pas arrivé de rencontrer un auteur comme on peut en rencontrer dans l'adolescence ?

Aujourd'hui, après un temps ridicule, je connais enfin par cœur le sonnet sans titre de Mallarmé. Ce poème sur un cygne qui se souvient, ce poème créateur de vide, justement marqué d'absence et d'oubli, je peux maintenant me le réciter quand je veux, où que je sois, dans un train, en marchant, ou durant une insomnie. En quelque sorte, il est devenu mon bien.

*Le vierge le vivace et le bel aujourd'hui  
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre  
Ce lac dur oublié que hante sous le givre  
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !*

---

<sup>3</sup> L'espace qui prend figure de réel. Dans *Le Coup de Dés* : « Rien n'aura lieu que le lieu. »

*Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui  
Magnifique mais qui sans espoir se délivre  
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre  
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.*

*Tout son col secouera cette blanche agonie  
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,  
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.*

*Fantôme qu'à ce lieu son pur état assigne,  
Il s'immobilise au songe froid du mépris  
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.*

J'aime apprendre des poèmes par cœur et je m'enorgueillis de pouvoir réciter le plus long poème de Baudelaire *Le voyage*, 36 strophes, que je radote comme une prière et qui m'apaise, mais celui-là, le sonnet de Mallarmé, j'ai mis un temps fou à me l'approprier au point que je croyais avoir perdu la mémoire, comme si j'étais devant le trou noir de la poésie.

Un poème, c'est comme le texte d'un rêve, déployable à l'infini, avec déplacement, métaphore, condensation. Les images surgissent, le concept parfois apparaît, et le sens et l'insensé. « Le bel aujourd'hui » associés fait vibrer et le temps et la beauté, l'instant et l'éternité, le temps qui vient fragiliser l'absolu du beau.

La compréhension passe par le corps. Souvent le corps comprend même avant qu'on puisse formuler ce qu'on a compris. Ces noces du corps et de l'esprit, n'est-ce pas l'expérience même de la psychanalyse ? Les enfants jubilent avec les mots, ils les réinventent, se les approprient. Les mots qu'ils sortent de leur bouche signifient déjà que par la bouche ne rentre pas que du lait, ils s'envolent et vont toucher les autres (petits et Grand), les atteignent — ou pas — dans l'attente et l'étonnement de ce qui leur sera renvoyé (ou pas). Par essai et erreur les mots tissent ainsi la relation, les relations, la distance à l'autre, le fossé souvent. La langue comme *pur éclat sonore*.

Je me souviens d'un enfant d'à peine deux ans qui avait dit « j'ai perdu » pour « j'ai pris » ce qui signifiait qu'il ne parlait pas seulement par imitation puisque cette faute procédait d'une compréhension de la structure de la grammaire, et cette faute (ou invention) relevait en même temps du lapsus puisque l'enfant se référait probablement déjà à un « j'ai perdu ».

J'ai acheté *Mallarmé au tombeau*<sup>4</sup> de Jean-Claude Milner, entièrement consacré à ce poème, et voyagé avec lui dans son savant décortilage qui nous mène aux interlocuteurs de Mallarmé, à Baudelaire beaucoup (pour ma plus

---

<sup>4</sup> Mallarmé a écrit un sonnet intitulé « Le tombeau de Baudelaire », également « Le tombeau d'Anatole » et « Le tombeau d'Edgar Poe ». (Mallarmé a perdu sa mère quand il avait 5 ans, sa sœur de 13 ans alors qu'il en avait 15. Il a aussi perdu son fils Anatole âgé de 8 ans.)

grande joie), à Victor Hugo (à qui le poème est dédié<sup>5</sup>), à l'exil, à la politique... Puis j'ai jubilé d'apprendre que Blanchot avait parlé de Mallarmé dans *L'espace littéraire* et dans *Le livre à venir*.

Contrairement à Baudelaire<sup>6</sup>, chez Mallarmé, foin de Dieu. Il n'y a plus d'idéal perdu, il n'y a pas d'idéal du tout. On arrache la chair aux mots. On change de registre, on passe de Goya à Malevitch. Dieu est mort, avec Mallarmé c'est l'entrée dans un autre langage.

Et puis encore j'ai retrouvé ce qu'on apprenait au lycée, à savoir qu'on qualifiait l'œuvre de Mallarmé d'« hermétisme ». Est-ce à ce moment-là seulement que j'ai pensé à Lacan ? Pas seulement à cause de l'hermétisme, mais du style et de l'ensemble du projet *d'un discours qui ne serait pas du semblant* ? Et tout s'est encore emboîté autrement et plus largement.

J'ai regardé dans l'index des *Écrits* : trois références seulement à Mallarmé, dont deux sur la métaphore de la pièce de monnaie usée<sup>7</sup> sur les deux faces qu'on se passe en silence.

L'une dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), l'autre dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960). Dans « Le séminaire sur "La lettre volée" » (1955), c'est le coup de dés que reprend Lacan.

« Le séminaire sur "La lettre volée" », n'ouvre-t-il pas les *Écrits* — et ce, en dépit de la chronologie —, Mallarmé étant (ainsi que Baudelaire) traducteur de Poe<sup>8</sup> ? Et mieux, le dernier paragraphe des *Écrits* (non inscrit dans l'index car le nom de Mallarmé n'est pas prononcé) se clôt dans « La métaphore du sujet » par :

Le seul énoncé absolu a été dit par qui de droit : à savoir qu'aucun coup de dé dans le signifiant, n'y abolira jamais le hasard, — pour la raison, ajouterons-

---

<sup>5</sup> *Le cygne* de Baudelaire est également dédié à Victor Hugo, qui, à l'époque où Mallarmé a écrit son poème, était en exil.

<sup>6</sup> Dans *Le cygne* toujours : *Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,*  
*Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide*  
*Vers le ciel ironique et cruellement bleu,*  
*Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,*  
*Comme s'il adressait des reproches à Dieu !*

<sup>7</sup> Dans un bel et savant article paru dans la Revue *Essaim* n° 7, Nils Gascuel note que le qualificatif d'« usé », rajouté par Lacan, n'est pas de Mallarmé, mais de Nietzsche. Il cite : « Les vérités sont en fait des illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et vidées de leur force sensible, des pièces de monnaie dont l'effigie s'est effacée et qui ne comptent plus comme monnaie mais comme métal. » (*Vérité et mensonge au sens extra-moral*, Arles, Actes Sud, 1997.)

<sup>8</sup> Mallarmé a découvert Poe vers l'âge de 17 ans, et c'est pour le lire qu'il a étudié (puis enseigné) l'anglais.

nous, qu'aucun hasard n'existe qu'en une détermination de langage, et ce sous quelque aspect qu'on le conjugue, d'automatisme ou de rencontre<sup>9</sup>.

Ainsi, les *Écrits* commencent et finissent par le Coup de dés<sup>10</sup>, geste créateur accompagnant tout la réflexion de Lacan sur le contingent et le nécessaire, sur ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire et ce qui cesse de ne pas s'écrire.

L'artiste ne précède-t-il pas toujours l'analyste ?

Pour moi, et pour quelques lecteurs j'espère, l'histoire ne fait que commencer. Je ne voulais pas célébrer seule les noces de Lacan et de Mallarmé<sup>11</sup>.

Les vers qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire, achève cet isolement de la parole : néant, d'un trait souverain, le hasard demeuré aux termes malgré l'édifice de leur retrempe alternée en le sens et la sonorité, et vous cause cette surprise de n'avoir jamais ouï tel fragment ordinaire d'élocution, en même temps que la réminiscence de l'objet nommé baigne dans une neuve atmosphère<sup>12</sup>.

Après la mort de Dieu, le rêve de Lacan aurait-il été d'avoir voulu aller plus loin que Mallarmé et d'abolir le hasard avec ses mathèmes ?

---

<sup>9</sup> J. Lacan, « La métaphore du sujet », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 892.

<sup>10</sup> Le Coup de Dés est le dernier poème de Mallarmé, poème où la page se substitue au vers.

<sup>11</sup> Seule !... depuis le flash, de fil en aiguille, je n'ai pu que constater que bien sûr je n'ai rien inventé du tout. Je viens d'apprendre trop tardivement que Jo Attié a écrit un énorme ouvrage : *Mallarmé le livre, étude psychanalytique*, Nice, éd. Du Losange, 2007.

<sup>12</sup> Fragment recopié à Vulaines sans que j'aie noté la référence. (Une autre visite s'impose.)